

Aux sources d'un engagement

Ma vie comme rivière de Simonne Monet Chartrand

Simonne Monet Chartrand, *Ma vie comme rivière*. Récit autobiographique 1919-1942, coll. « de mémoire de femmes », Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1981, 292 p.

Jean-Louis Major

Numéro 25, printemps 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Major, J.-L. (1982). Compte rendu de [Aux sources d'un engagement : *Ma vie comme rivière* de Simonne Monet Chartrand / Simonne Monet Chartrand, *Ma vie comme rivière*. Récit autobiographique 1919-1942, coll. « de mémoire de femmes », Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1981, 292 p.] *Lettres québécoises*, (25), 74–75.

Aux sources d'un engagement

Ma vie comme rivière de Simonne Monet Chartrand

J'attendais que paraissent les deux autres volets annoncés, mais tout cela tardant à se matérialiser, je décide de lire *Ma vie comme rivière* et d'en écrire ici dès maintenant, quitte à y revenir avec plus de justesse peut-être après la publication du tryptique.

Madame Chartrand est depuis longtemps connue, elle est de toutes les luttes sociales, de tous les débats publics, mais ce ne sont pas ses opinions qui m'incitent à la lire : réflexes de droite ou de gauche m'indiffèrent. Je vois plutôt dans l'autobiographie l'occasion de découvrir l'en-deça et l'au-delà du personnage.

Le livre, dans son annonce, ne manque pas de m'attirer. Les Éditions du remue-ménage, la collection « de mémoire de femmes » : j'applaudis à cette appropriation un peu frondeuse qui bouscule les habitudes du langage pour en tirer parti avec, me semble-t-il, une ironie amusée. Par contre, le texte de présentation sur la couverture arrière ne laisse pas de doutes quant au sérieux des intentions. Par « une lecture lucide et attentive des événements et circonstances qui ont façonné notre destinée collective », les Éditions du remue-ménage entendent, nous dit-on, « impulser (sic) nos énergies comme nos imaginaires dans des formes plus précises et plus belles ». La mémoire n'appartient plus à la subjectivité, le souvenir n'est plus de l'âme des choses et des êtres, on l'accapare au service d'une Cause. Hier les « circonstances prescrivaient à la littérature la propagande des idées » (Hermas Bastien), aujourd'hui on « impulse » les énergies et les imaginaires. Cela pourrait bien être étranger à l'auteur, et je n'en dirais mot si je ne retrouvais la même ambivalence dans *Ma vie comme rivière*.

J'avoue être venu tout près de renoncer à lire ce livre (en fin de compte fascinant) tellement les premières pages en sont ampoulées. Ne serait-ce que pour manifester encore une fois l'ineptie des notions qu'elle répète sans sourciller, je serais tenté de resservir à Madame Chartrand le jugement qu'elle porte sur la correspondance familiale qu'elle insère dans son autobiographie : « Son style lyrique d'influence académique et

religieuse est selon moi, le reflet d'une certaine mentalité du milieu bourgeois ». La rhétorique féministe s'y enroule à celle de la psychologie des relations sociales (« exprimer sa Vie », « apprendre à communiquer ») et aux certitudes du haut desquelles on dénonce « une éducation religieuse désincarnée », « les groupes d'élite hiérarchisés », « les milieux bien-pensants ». En somme, tous les clichés de qui se targue aujourd'hui de... bien penser.

Il se trouve aussi en ces pages certaines questions dont l'angoisse aurait pu sous-tendre le récit. Se demander, après quarante ans d'engagement, « Avions-nous le droit de nous laisser à ce point accaparer, saison après saison, décennie après décennie ? Et pourquoi ? Et pour qui ? » c'est remettre en question toute une vie. Mais non, la réponse est là toute prête, elle était déjà dans les questions, elle les suit comme un écho : « Pour les autres, en esprit de service ». L'angoisse ne surgirait que si la réponse suscitait à son tour un point d'interrogation et le questionnement du souvenir.

Le récit autobiographique de Simonne Chartrand ne commence vraiment qu'avec l'épisode de l'arrestation de son mari en octobre 1970, sous la tyrannie sinistre et cynique des mesures dites de guerre. Dans son désarroi, elle revient sur les lieux de son enfance et de sa jeunesse, à St-Jean, à Chambly, à Beloeil, sur les bords du canal Chambly et de la rivière Richelieu, pour retrouver celle qu'elle fut, celle qu'elle est. De retour à la maison elle ouvre les coffres contenant ses souvenirs de famille, pour s'y redécouvrir « héritière d'une lignée d'hommes et de femmes de caractère, fiers et indépendants d'esprit » : elle est redevenue Simonne Monet. De ces pages douloureuses, frémissantes et belles va sourdre le souvenir.

Malgré les événements qui en établissent le point de départ et en quelque sorte le point perspectif, l'autobiographie de Simonne Chartrand n'est pas une apologie. Elle a su renouer avec la vision et la tonalité du passé pour évoquer son enfance et son adolescence. À bien des

égards — montage de textes divers, photos et illustrations nombreuses, encadrement de pages, poèmes et dédicaces — le livre rappelle les albums-souvenirs, les keepsakes, qu'on préparait jadis dans les couvents. Madame Chartrand y réunit des pages de son journal, des lettres, de brèves évocations, des extraits de conférences, des documents, un peu à la façon d'un kaléidoscope dont chaque fragment, coiffé d'un titre, reconstruit une tranche ou un aspect des années 1919 à 1942.

Elle est née à Montréal le 4 novembre 1919, d'une famille de notables. Sa mère, Berthe Alain, avait étudié chez les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (dont Simonne sera l'élève) et fréquenté le Conservatoire La Salle ; elle s'occupait de bonnes oeuvres et était présidente d'honneur de l'Amicale des Anciennes du Pensionnat. Sa fille, qui nous livre des extraits de ses causeries, la décrit comme une « femme forte et hypersensible » mais souligne qu'elle-même est « une toute autre femme » que sa mère. Le journal et la correspondance font état d'affrontements entre la mère et la fille mais surtout d'une distance dont souffraient l'une et l'autre.

Son grand-père, Dominique Monet, compagnon de Bourassa lors de sa rupture avec le parti sur la question du Transvaal, avait été député à Ottawa, ministre à Québec, puis juge. Son père était juge, après avoir été lui aussi député. Entre le père et la fille les relations étaient intimes : celle-ci consacre de nombreuses pages à son père, cite abondamment ses lettres et le décrit comme son confident, son ami, son guide.

Dans ce milieu privilégié (où la Crise des années trente, qui marque si profondément à peu près tous les récits de la même époque, n'est signalée que par le dévouement de ses parents à l'Oeuvre de la Soupe) son enfance s'écoule heureuse, paisible et protégée. L'été, à Beloeil où son père a acheté une grande maison blanche, Simonne se retrouve en compagnie de ses deux grands-mères. C'est l'époque la plus chaleureuse de ses souvenirs, celle aussi qui rend le son le plus juste.

Comme la rivière Richelieu qui pour elle « a toujours joué le rôle d'un lien vivant entre les gens » qu'elle aimait, une veine poétique et fantaisiste, tantôt bondissante, tantôt perdue parmi les activités envahissantes, traverse le récit autobiographique et relie la petite fille d'autrefois à la grand-mère qu'elle est devenue : le cours secret, limpide, enjoué en imprègne les souvenirs d'enfance, semble devenir souterrain à partir de la dix-septième année alors que Simonne s'exalte d'un idéal d'apostolat, puis affleure à nouveau dans l'acte de renouer avec le souvenir et le libre agencement des mots par l'écriture.

Le récit autobiographique pourrait ainsi tenir entre deux textes empreints d'une verve poétique. Le premier, intitulé « Les jeux de cartes », est un joyau de dialogue entre la grand-mère qui explique à sa petite-fille les règles du jeu en l'admonestant parce que « les cartes, c'est sérieux », on doit pouvoir y battre les hommes, et la petite Simonne à qui les cartes inspirent des contes d'amour et de royaumes où dansent les rois, les dames et les valets, et qui demande : « Alors, ce n'est pas un jeu ? ». L'autre texte prend la forme d'un poème intitulé « Dame de pique — dame de coeur » qui vient clore le livre. Grand-mère Simonne jouant « au coeur » avec sa petite-fille, rêve, se remémore les jeux de son enfance, remplace les contes d'autrefois par une allégorie sur les règles du jeu où elle s'interroge sur son rôle ; le poème se termine sur les paroles de la petite-fille qui, comme autrefois la petite Simonne, préfère à toutes les cartes la dame de coeur :

Grand-maman je ne joue plus

(. . .)

Je demeure hors du jeu

Je suis une dame de coeur.

Simonne commence à écrire son journal en janvier 1931, dans un cahier « format de grande personne » qu'elle a reçu en cadeau du Jour de l'An. Elle a onze ans. À l'instar de ses parents, elle peut maintenant inscrire ses secrets et ses pensées dans un cahier-confidences. Au fil des années elle y notera les événements, le retour au couvent, sa première Messe de minuit, le départ de ses parents pour la Floride, ses propres voyages, mais surtout ses impressions, ses jugements. À l'occasion d'une éclipse de soleil, elle remarque qu'il ne semble pas y avoir de savantes mais que ça viendra quand les filles feront des études classiques au collège comme leurs frères ; après avoir assisté à une joute de hockey au Forum, elle s'étonne que « les grandes personnes se donnent entre elles des punitions ». C'est son journal qui, avec la correspondance, tient la place la plus importante dans l'autobiographie de Simonne Chartrand, soit qu'elle nous le livre comme tel, soit qu'elle en tire des épisodes qu'elle réécrit en déplaçant le point perspectif.

Jusqu'à l'âge de seize ans le récit préserve la vision de l'enfance, avec son regard scrutateur, ses questions qui dépouillent les apparences ou les inscrivent en des réseaux imprévus et révélateurs. À douze ans Simonne se décrit : « curieuse, rêveuse, capricieuse ». Elle est sensible aux mots, à leurs sonorités, à leurs connotations ; elle multiplie les remarques imprégnées de fantaisie sur les mots qu'elle entend, qu'elle déforme ou dont le sens lui échappe. Elle



Simonne Monet-Chartrand

est timide, sérieuse, follement riieuse par moments, raisonneuse — ce dernier trait, qui lui attire des ennuis au couvent mais nous vaut quelques épisodes savoureux, lui viendrait, paraît-il, des Monet. Et voici les vœux qu'à quatorze ans elle s'adresse à elle-même : être musicienne, poète, philosophe, apôtre et enfin très intellectuelle.

À partir de la dix-septième année, le ton change. La maladie et la mort frappent son frère aîné, son ami Henri-Louis Jetté, elle-même est atteinte et doit interrompre ses études pendant une année. Le regard, plus dur et inquiet, se tourne vers l'avenir, la jeune fille prend ses distances, l'enfance s'estompe, la jeune adulte se fraye une voie : celle de toute une vie. Elle s'inscrit à l'Institut des Soeurs de Notre-Dame-du-Bon-Conseil pour y suivre des cours d'action sociale.

Quelques rencontres à cette époque de sa vie seront capitales. Au cours de l'été 1936, alors qu'elle vient d'obtenir son brevet d'institutrice, elle prend connaissance de l'activité de Laure Gaudreault, qui tente d'organiser des associations d'institutrices. À l'Institut, Soeur Marie Gérin-Lajoie lui fait prendre conscience des luttes pour les droits des femmes et l'oriente vers l'action sociale. En 1937, le Père Émile Legeault et Alexandrine Leduc l'invitent à fonder une section de la JECF. À la fin de ses études elle devient « propagandiste » des mouvements d'Action Catholique et participe au congrès de Pax Romana à Washington et à New York en septembre 1939. C'est aussi à l'Action Catholique qu'elle rencontre un jeune homme « discret, silencieux et

distingué », du nom de Michel Chartrand, qu'elle épousera malgré les réticences de ses parents.

Toute la dernière partie, qui va de 1937 à 1942, est placée sous le signe du « Militantisme laïc ». L'éclairage autobiographique s'en trouve modifié : l'auteur s'y fait témoin plutôt que sujet, les événements supplantent la vision personnelle. Le journal est envahi par les notes de conférences et de rapports ; le récit prend le caractère d'une contribution à l'histoire de l'Action Catholique. Certains des personnages qu'on y rencontre deviendront fort connus : Daniel Johnson, Gérard Pelletier, Émile Legault, mais on ne les perçoit pas à travers le regard de Simonne Monet. C'est dommage. On peut trouver ailleurs l'histoire de l'Action Catholique mais rien, me semble-t-il, qui saurait recréer l'expérience et le cheminement de celle qui l'a vécue de l'intérieur.

* * *

La petite fille rêveuse et raisonneuse est devenue femme, mais elle demeure chez la grand-mère écrivant des poèmes pour ses petits-enfants, comme chez la militante des Causes sociales. En fin de compte, l'autobiographie de Simonne Monet Chartrand est-elle le récit d'une rupture ou d'une permanence ?

Le 30 octobre 1931, elle note les paroles des religieuses qui lui rappellent le titre de son père, l'honorable juge : « Mlle Simonne, rappelez-vous toujours que, par votre grand-père et votre père, vous êtes de l'élite canadienne-française ». À quoi elle rétorque : « Pour moi mon père est mon papa. C'est bien naturel ; il n'y a rien d'honorable là-dedans. » En juillet 1939, un vieux chanoine lui donne la réplique après l'une de ses causeries à la JECF : « Mlle Monet, vos propos sont scandaleux, vous êtes une petite graine de franc-maçon. Vous êtes bien la petite-fille de Dominique Monet, libre penseur et anticlérical. »

Le paradoxe, peut-être universel, ne se résoud qu'au plus intime du vécu. C'est avec lui que j'espère renouer dans la suite de l'autobiographie : *Ma vie comme rivière* a suscité une forme d'attachement qui a maintenant ses exigences, comme l'amitié. □

Simonne Monet Chartrand, *Ma vie comme rivière. Récit autobiographique 1919-1942*, coll. « de mémoire de femmes », Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1981, 292 p.